

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE : — Bonne Année — Histoire d'un dîner, A. Nunesvâis — La Chapelle Blanche, J. Lemaitre — Vie de M. Le Prévost — Les langes de l'Enfant Jésus, Reboul — Des Théâtres, Th. Lefebvre — L'Arbre de Noël de l'enfant étranger, Buckert — Les Pestiférés — S. Antoine et S. Vincent de Paul.

BONNE ANNÉE

C'est avec plaisir que nous adressons à nos lecteurs ce souhait, à la veille d'une nouvelle année. Nos *Fleurs de la Charité* nous ont mis en rapport avec eux, et depuis un an nous nous considérons un peu comme de la famille de tous ceux qui nous lisent. Il faut dire qu'on nous a traité en enfant gâté, ou en ami intime. En effet, que de confidences, que de demandes de prières nous ont été adressées ! Nous demandons au Père des Pauvres d'écouter les vœux de ceux qui s'intéressent aux misères des abandonnés : qu'Il daigne exaucer leurs vœux, réaliser leurs désirs. Qu'Il leur rende dès ici-bas ce qu'ils font pour les délaissés.

Bonne année pour les pauvres eux-mêmes. Qu'ils possèdent leur âme dans la patience : acceptant avec résignation leurs souffrances ; qu'ils trouvent autour d'eux des cœurs compatissants qui, pressés par la charité de Jésus-Christ, usent des biens de ce monde comme n'en usant pas, mais en disposent pour ceux qui en sont privé.

Bonne année à nos *Fleurs de la Charité* : qu'elles continuent à plaider la cause des pauvres, à faire connaître leurs souffrances, à soulager leurs douleurs. Que, grâce à ces Fleurs, la richesse soit mieux employée : que le " Malheur aux riches " soit changé en cette bénédiction : " Venez les bénits de mon Père, j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. "

HISTOIRE D'UN DINER

Parmi les enfants qui viennent au Patronage, il y en a qui seraient fort embarrassés pour dîner. Comme vous le supposez, ce n'est pas l'appétit qui manque, mais bien la nourriture. Comment a-t-on eu l'idée d'inviter ces enfants à un dîner appétissant ? c'est ce que vous allez apprendre.

En face du Patronage demeurait une dame charitable qui eut le désir de partager son dîner avec les enfants pauvres.

Il lui restait toujours un peu de soupe, surtout en s'appliquant à en faire trop : elle pria donc Mgr Hamel de lui envoyer 3 ou 4 écoliers des plus nécessiteux. L'offre fut agréée par le chapelain du Patronage et plus encore par les enfants secourus. A voir l'appétit de ses hôtes, la bonne dame devina que beaucoup d'autres pouvaient avoir besoin de la même charité. Elle prit le parti d'aller quêter MM. les Bouchers, leur demandant des têtes de bœufs.

On ne comptait d'abord faire que de la soupe ; on s'aperçut qu'il y avait assez de viande : en ajoutant avec discrétion quelques patates perdues dans une sauce abondante, les enfants eurent l'illusion d'un ragoût délicieux. Ce n'étaient plus quelques privilégiés qui prenaient part à ce dîner, mais tous ceux qui manquaient du nécessaire.

Les enfants faillirent bientôt être privés de ce secours. Madame Bertrand, qui avait eu cette inspiration charitable tomba malade et son état fut bientôt désespéré. Cette fervente chrétienne avait fait son sacrifice ; une chose cependant lui coûtait : laisser ses petits pauvres ; qui donc en prendrait soin après elle ? — Parmi les personnes qui vinrent lui dire un dernier adieu, elle reconnut une de ses amies, libre de toute obligation de famille. Des yeux elle lui fait signe d'approcher, et la prenant par la main lui demande de lui promettre qu'elle la remplacera auprès des petits enfants pauvres. La tâche était lourde, mais il était difficile de refuser en pareille circonstance. Il y eut bien quelques objections présentées, la mourante eut une réponse à tout. Son fils accompagnerait la nouvelle quêtuse pour la présenter aux Bouchers, et en peu de temps elle serait au courant du service. La novice en l'art de quêter devint très vite professe expérimentée, et la timidité première fut emportée par les courants d'air si fréquents dans les halles. — Voilà plus de 20 ans qu'elle continue cette œuvre de charité, avec un dévouement qu'il ne m'est pas permis de louer, mais que tout le monde connaît.

C'est à cette nouvelle mère des pauvres que revient l'idée de parcourir les campagnes pour quêter des légumes. Charlesbourg eut l'honneur de la première visite ; vint ensuite le tour de l'Ancienne Lorette, la Jeune Lorette, Sainte-Foye, l'Ange-Gardien, Beauport, Saint-Augustin, la Pointe aux Trembles. Grâce à la bienveillance de MM. les Curés et à la générosité

de leurs paroissiens, nos enfants ont pu, depuis cette époque, recevoir un dîner en règle ; que leurs bienfaiteurs reçoivent l'expression de notre reconnaissance : ils peuvent être assurés qu'ils ont épargné à bien des enfants les souffrances de la faim.

Dernièrement, deux de nos écoliers manquent la classe : nous supposons que le mauvais temps les a retenus : la cause était plus simple : il n'y avait rien à manger à la maison, il était imprudent de les envoyer à l'école, car il fallait attendre 11 h. $\frac{1}{2}$ et leurs forces pouvaient les trahir. Je n'invente pas à plaisir. La semaine dernière nous recevions un nouveau. La famille nous demande de le garder à dîner, car on avait dû, quelques jours auparavant, partager le dernier morceau de pain entre les enfants ; le père et la mère préférant s'en priver que de diminuer la ration déjà bien restreinte des petits. Ces faits parlent d'eux-mêmes et disent la charité que nos bienfaiteurs nous aident à faire en faveur de ceux qui souffrent de la faim. Qu'ils continuent cette bonne œuvre ! Quelle consolation pour eux en envoyant leur aumône, de penser qu'un petit enfant, grâce à eux, ne sentira pas les douleurs de la faim. Que saint Antoine inspire à d'autres le dessein de les imiter. Après chaque repas nos enfants réciteront une prière pour ceux qui les auront nourris.

A. NUNESVAIS, Ptre.

De la Congr. des FF. de S. Vincent de Paul.

LA CHAPELLE BLANCHE

(HISTOIRE DE NOËL)

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau, la messe de minuit ; dis encore !

C'était la veille de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs ; la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange, et Pierrot, en attendant le souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de la cuisine, en face de sa sœur Suzon.

Il tendait ses mains à la flamme pétillante et claire, et ses mains et sa figure ronde étaient toutes roses et ses cheveux étaient couleur d'or. Suzon, très grave, tricotait un bas de laine bleue. Sur le grand feu de sarments la marmite chantait

et le couvercle laissait échapper un peu de vapeur blanche qui sentait les choux.

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau !

— Oh ! fit Suzon, il y a des cierges tant et tant, qu'on se croirait en paradis. . . . Et puis on chante des cantiques si jolis, si jolis ! . . . Et puis, il y a l'enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh ! belles ! . . . et couché sur la paille ; et la sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph avec son rabot, tout en rouge ; et puis les bergers avec beaucoup de moutons. . . . Et puis l'âne et la vache, et puis les rois Mages en habits de soldat, avec de grandes barbes. . . ., et ils apportent à l'enfant Jésus des choses. . . . ah ! des choses ! . . . Et puis les bergers lui apportent du boudin. Et alors les bergers et les rois Mages, et monsieur le curé, et l'âne et la vache, et les enfants de chœur et les moutons demandent à l'enfant Jésus sa bénédiction. . . . Et puis, il y a des anges qui apportent des étoiles à l'enfant Jésus. . . .

Suzon avait été l'autre année à la messe de minuit et peut-être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'écoutait d'un air de ravissement, et, quand elle eut fini :

— Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

— Tu es trop petit, fit la mère qui entra. Tu iras quand tu seras grand, comme Suzon.

— Je veux ! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

— Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop loin et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit, sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

— Je veux ! répéta Pierrot en serrant ses petits poings.

— Qui est-ce qui dit : je veux ! fit une grosse voix.

C'était le père. Pierrot n'insista pas. C'était un enfant très sage, qui comprenait déjà que le mieux est d'obéir, quand on ne peut pas faire autrement.

On se mit à table. Pierrot mangea sans appétit. Il ne disait rien et songeait. . . .

— Suzon, va coucher ton petit frère !

Suzon emmena Pierrot dans la chambre carrelée de rouge, où il y avait une armoire et même une commode avec un dessus de marbre ; au mur, dans un cadre, un ouvrage de petite fille, un carré de canevas où Suzon avait " marqué " avec du coton rouge et bleu les vingt-quatre lettres de l'alphabet ;

un pot de fleurs, un clocher et un chat : au bas du lit des parents, une descente de lit représentant des roses qui ressembaient à la fois à des pivoines et à des choux ; en face, les deux petits lits du frère et de la sœur, entourés de rideaux de calicot blanc.

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette :

— Tu verras, dit-elle, comme c'est joli, la messe de minuit, dans la chapelle blanche.

Pierrot ne répondit pas.

Il ne s'endormit point. Il ne voulait pas dormir et restait les yeux grands ouverts.

Il écoutait le va-et-vient de ses parents, puis la voix aiguë de Suzon, ânonnant, dans un vieil almanach, les *Crimes de la bande d'Orgères*. A un moment, il lui sembla qu'on mangeait des marrons, et il eut le cœur plus gros.

Un peu après, sa mère entra dans la chambre, entr'ouvrit ses rideaux, se pencha sur lui. . . Mais il ferma les yeux et ne bougea point.

Enfin il entendit qu'on sortait, qu'on fermait les portes ; puis le silence . . .

Alors Pierrot descendit de sa couchette.

Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put et passa sa blouse à l'envers ; et, quoique ses petits doigts se fussent donné beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas et, accoté contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse : de sorte que le petit pied mal chaussé n'entraît qu'à moitié dans l'un des petits sabots de frêne, et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot.

A tâtons, boitillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine qu'éclairait, par la croisée sans rideau, la froide lueur de la nuit neigeuse.

Très subtil, Pierrot n'alla point vers la porte qui donnait sur la rue et qu'il savait fermée à clef. Mais il ouvrit aisément celle qui menait de la cuisine dans l'étable. Une vache remua dans sa litière. Une chèvre se leva et, tirant sur sa corde, vint lécher les mains de Pierrot en faisant "mée !" d'un ton plaintif et doux. Elle semblait lui dire :

— Reste avec nous où il fait chaud. Que vas-tu faire, si petit, dans tant de neige ?

A la faible clarté d'une lucarne tapissée de toiles d'araignée, il put, en se dressant sur la pointe des pieds, tirer le verrou intérieur de la porte de l'écurie.

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart, à cinq cents toises de l'église. On suivait d'abord un chemin bordé de vergers, puis on tournait à droite et l'on avait devant soi le clocher du village.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche.

Tout était blanc de neige, la route, les buissons et les arbres des clos. Les pommiers étaient aussi blancs qui si on eût tendu sur eux les draps pesants d'une lessive. Et la neige tourbillonnait dans l'air comme la balle légère que secoue un van.

Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles ; ses petits sabots s'alourdissaient de neige ; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules. Mais il ne sentait rien, car il voyait au bout de son voyage, dans une grande lumière d'or, l'enfant Jésus et la Vierge et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains.

Il allait, il allait, comme attiré par la vision. Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait, elle emplissait de sa ouate le ciel entier. Il ne reconnaissait rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant ses petits pieds pesaient comme du plomb, ses mains, son nez, ses oreilles lui faisaient grand mal ; la neige lui entraît dans le cou, et sa blouse et sa chemise étaient toutes mouillées.

Une pierre le fit tomber ; un de ses sabots le quitta. Il le chercha longtemps, de ses mains gourdes, à genoux dans la neige.

Et il ne voyait plus l'enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient çà et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son cœur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes :

— Maman ! Maman !

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église toutes flambantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force et le courage. Là, c'était là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis !

Il n'attendit pas le tournant du chemin, mais il marcha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champ, clopin-clopant, l'enfant se traîna, les yeux fixés sur la lueur. Et, comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui s'égrenait toujours plus serré dans l'immensité blanche.

L'église grandissante se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot :

Venez divin Messie.

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, soutenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église. La grande fenêtre ogivale étincelait au-dessus du portail. Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait. . . . Les voix chantaient :

J'entends là-bas dans la plaine
Les anges descendus des cieux.

Petit-Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup, il tomba au pied d'un buis encapuchonné de neige ; il tomba les yeux clos, subitement endormi, et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent :

Il est né, le divin Enfant !

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies. . . .

Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche.

JULES LEMAITRE.

Que la charité soit le premier exercice de notre enfance et le dernier de notre vieillesse.

S. VINCENT DE PAUL.

Vie de M. Le Prévost

(Suite)

Les Premières Œuvres

La visite des pauvres, si chère aux membres des Conférences de St Vincent de Paul, resta toujours l'exercice de prédilection de M. Le Prévost : il y fut fidèle sa vie durant, rien ne put l'en distraire ; avec quel zèle, quelle délicatesse, quelle patience, c'est ce que met en lumière le récit d'un de ses premiers compagnons :

“ Je me souviens plus particulièrement d'une famille qu'il visita fidèlement pendant plusieurs années. C'étaient deux pauvres vieilles femmes, la mère et la fille, autrefois dans une situation assez heureuse et tombées dans la plus profonde misère. Elles étaient presque abandonnées dans ce quartier Saint-Sulpice, pourtant si charitable, à cause de leur fierté et de leur humeur sauvage, qui avaient lassé toutes les dames de charité, et jusqu'aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Elles habitaient, Rue du Vieux-Colombier, le plus pauvre logis que j'ai jamais vu : une espèce de hutte faite en planches, dévorée d'humidité, obscure et ouverte à tout vent. Renfermées toutes deux dans cette sorte de niche d'animaux, n'osant montrer leurs haillons sordides, elles ne sortaient jamais, pendant le jour, de leur repaire. Leur malpropreté y engendrait une odeur âcre, qui saisissait à la gorge quand on pénétrait dans cette cave infecte. Il était impossible d'y trouver un siège, au milieu du pêle-nêle de linge et d'ustensiles qui encombraient les meubles vermoulus. A notre arrivée, du fond des ténèbres les visages des deux vieilles femmes apparaissaient, portant encore, malgré tant de misère, quelque trace de distinction, mais respirant surtout une sombre défiance. Aux paroles pleines de douceur de M. Le Prévost, elles répondaient par une sorte de grognement. Aucune espérance chrétienne n'apportait dans leur âme une lueur de résignation. Leur fureur sourde paraissait folie, et inspirait la crainte. M. Le Prévost seul avait persévéré à leur porter des secours et des paroles de bonté qu'elles ne recevaient, dans leurs meilleurs moments, qu'avec indifférence. C'était toujours le cœur attristé que nous sortions de cette demeure ; mais lui ne désespérait pas de ramener ces malheureuses à la religion, qui seule pouvait leur apporter la paix dans la souffrance.

Plus tard, lorsque M. Le Prévost eut fondé un asile de vieillards, sous le nom de *Maison de Nazareth*, les deux pauvres vieilles y trouvèrent un abri. Ce furent les apprentis de la petite Conférence de St Vincent de Paul du Patronage de la rue du Regard présidée, en son commencement, par M. Le Prévost, qui opérèrent, à leur grande joie, leur déménagement. Sans prévenir les pauvres femmes, ils leur meublèrent, presque élégamment, une belle chambre claire et bien aérée. Ils les firent monter dans une voiture, sans leur dire où ils les conduisaient. Elles eurent, au premier moment, quelque peine à apprécier le bénéfice de ce changement, tant elles étaient accoutumées à l'horreur de leur bouge. Mais, enfin, au bout d'un certain temps, elles parvinrent à se faire à leur nouvelle existence. Proprement vêtues, elles éprouvèrent moins de répugnance à se produire au dehors, et se décidèrent à fréquenter quelque peu les autres ménages recueillis avec elles dans la maison. Elles finirent par venir à la prière du soir, qui s'y faisait en commun, elles qui jusque-là ne priaient point, et enfin leurs âmes ouvertes et dilatées par la reconnaissance se décidèrent à se rapprocher de Celui dont l'amour avait inspiré un si patient, dévouement, une délicate assistance. Elles moururent, peu de temps après, animées des sentiments les plus chrétiens."

Le langage liturgique de l'Eglise parle aux simples comme aux savants; ces fêtes pieuses dilatent le cœur et le reposent des tristesses de la vie. Les pauvres ont leur part dans ces joies; c'est pour eux surtout que cet avant-goût du bonheur des cieux a été déposé par Notre-Seigneur dans ces cérémonies sacrées. Mais le pauvre qui ne prie plus, qui n'ose plus se présenter dans ses haillons au milieu de ses frères plus fortunés, que va-t-il devenir? Les trésors spirituels de l'Eglise sont ses seules richesses, et l'en voilà privé; les joies spirituelles sont la seule consolation qu'il puisse espérer, et il ne peut plus y goûter. Cette misère ne put échapper à M. Le Prévost. Il entreprit d'apprendre de nouveau au pauvre le chemin de l'Eglise: c'est pour réaliser ce projet qu'il fonda une œuvre nouvelle. Il voulut d'abord l'appeler l'*Œuvre de la Consolation des pauvres*; il finit par la désigner sous le titre de *Sainte-Famille*. Voici le récit que nous fait un témoin des débuts de cette œuvre:

“ La Conférence visitait plus de 300 familles. Elles furent convoquées par lettres spéciales, qui devaient leur être remises par leurs visiteurs..... Les membres de la Conférence eurent presque tous un rôle à remplir dans cette mémorable journée ; les uns furent chargés du chant, les autres avaient pour fonctions le placement des femmes et celui des hommes ; plusieurs la distribution des billets de loterie, ou la réception des invités et la vérification des lettres d'entrée.

“ Les hommes, les plus difficiles à attirer, et qu'il fallait encourager, occupaient la plus belle place de la chapelle. Des sièges étaient réservés aux Sœurs de la Charité, qui consentirent à honorer de leur assistance la première réunion de la Ste-Famille, dont elles avaient encouragé la création.

“ Les pauvres gens se présentèrent, en grand nombre, empressés, surpris, honorés, de l'invitation et revêtus de leurs plus beaux habits. Nous assistâmes au bizarre défilé des modes qui s'étaient succédées depuis plus de quarante ans. La séance fut magnifique. Les chants, simples et bien choisis, chantés par tous, furent enlevés. Tous ces pauvres gens entendirent la messe avec le recueillement le plus profond. La première instruction du P. Milleriot le révéla tout entier, et lui valut, dès le premier jour, son beau surnom de “ Père de la Ste-Famille.” Quant à M. LeJrévost, il fut tout ce qu'on pouvait espérer de lui. Le charme qu'il exerçait sur les hommes du monde à sa conférence, il le conquit, au même degré, sur cette humble assemblée de pauvres. Tout ce que son âme ressentait pour eux de tendresse et de respect débordait de ses lèvres, avec cet accent irrésistible, cette perfection dans l'expression, cette élévation et cette douceur pénétrante qui nous ravissaient tous, et qui tombaient sur ces cœurs brisés comme une rosée rafraîchissante ! Il fut écouté d'abord avec étonnement. Les pauvres n'avaient jamais entendu pareil langage ; puis l'attendrissement gagna tous les yeux. Et cependant, quand ils sortirent quelle joie dans leurs regards et avec quelle émotion la plupart exprimaient leur reconnaissance ! Tout le monde s'en allait comme d'une fête trop tôt finie, laissant dans l'âme d'ineffables souvenirs.”

(A suivre)

La douceur est la fleur et le parfum de la charité.

S. VINCENT DE PAUL

LES LANGES DE L'ENFANT JESUS

Auprès de Nazareth, au bord de la piscine,
La Vierge vint laver les langes de Jésus.
Or, une pauvre femme était là, sa voisine.

“ De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire ?
Ce n'était qu'un ravin au temps de la moisson ;
Le plus petit oiseau n'y trouvait pas à boire ;
Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

“ Les flots semblent créer des Edens dans leur course,
Et sous les feux du jour redoubler de fraîcheur ;
On dirait que quelque ange a remué leur source.”
La Vierge répondit : “ Bénissez le Seigneur.”

“—Et, pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlisait ; il reprend sa couleur
Depuis que dans ces eaux je viens laver ses langes.”
La Vierge répondit : “ Bénissez le Seigneur.”

“—Toute la Galilée en est dans l'allégresse.
Savez-vous d'où nous vient une telle faveur ?
Nos scribes, nos docteurs, y perdent leur sagesse....”
La Vierge répondit : “ Bénissez le Seigneur.”

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme :
Marie à ce prodige avait longtemps rêvé ;
Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme,
Et le temps de son fils n'était pas arrivé.

REBOUL (1795-1864).

DES THEATRES

III

Une preuve évidente de la moralité des théâtres, c'est que les honnêtes gens, et en grand nombre, les fréquentent assidûment, sans que leur conscience s'en porte plus mal. Bossuet s'étonne d'une pareille anomalie. Comment, s'écrie-t-il, répétant les paroles des défenseurs de la scène, des honnêtes gens en grand nombre ne voient aucun mal dans la comédie ! Qu'ils sont heureux de trouver partout des personnes d'une vertu exemplaire, et que la voie étroite s'est élargie pour faire place à une foule aussi nombreuse ! Je crains fort, ajoute-t-il, qu'il ne s'agisse de ces honnêtes gens suivant le monde qui croient avoir assez fait du moment qu'ils ont satisfait à des dehors de vertu, se souciant peu d'être réellement chrétiens.

En effet si nous examinons les excuses données par ces prétendues honnêtes gens, il est grandement difficile de trouver une raison plausible en leur faveur.

Je ne parle pas ici de ceux qui se vantent de fréquenter les théâtres nonobstant le mal que leur conscience en souffre, je parle de ceux qui se prétendent à l'abri des influences pernicieuses de ces mauvais lieux.

Les hommes mariés admettent que les jeunes gens, les jeunes filles feraient mal de se présenter dans certaines bâtisses, où le vice parle à bouche trop ouverte, mais eux quelle conséquence fâcheuse peuvent-ils en ressentir ? Ils n'apprennent rien de nouveau, et partant ils n'ont rien à redouter. S'il s'agit de personnes d'une espèce particulière, de personnes à l'abri des passions, de personnes qui ne s'appliquent pas l'avertissement que " ceux qui aiment le danger y périront, " il est aisé de comprendre qu'elles puissent raisonner de la sorte ; mais si ces personnes invulnérables se trouvent parmi des humains comme nous, il faudra les ranger nécessairement dans l'une ou l'autre de deux catégories : incomplets ou trompeurs. En effet s'ils sont insensibles aux tableaux luxurieux qui se déroulent devant eux, s'ils sont insensibles aux paroles lascives accompagnées de gestes appropriés, ils n'ont donc pas ces facultés puissantes que l'on appelle imagination, mémoire ; ils ont donc des sens tellement grossiers, tellement affaiblis que les objets extérieurs ne les affectent plus. Ce sont des anges ou des brutes, et encore de pauvres brutes. Or ce ne sont pas des anges. Personne ne se souvient d'y en avoir rencontré. Si par hasard une personne vraiment respectable entre au théâtre, elle n'y demeure point longtemps : on ne l'y revoit pas souvent, ou bien adieu la nature angélique.

Alors ces gens qui vantent la moralité du théâtre, qui prétendent n'en rien souffrir, seraient donc de misérables égarés, qui trompent les autres, sinon eux-mêmes ? Pourrait-il en être autrement ? On ne dira pas que cette prétendue insensibilité dont ils jouissent est un résultat de leur trop grande vertu. On ne dira pas que les consciences vraiment délicates se trouvent souvent au spectacle. Alors cette insensibilité est donc l'effet d'une longue habitude criminelle. C'est donc le triste résultat de défaillances de plus en plus prononcées. Qu'une personne vraiment consciencieuse assiste à une représentation risquée, elle est d'abord scandalisée : elle se révolte à la vue de ces immoralités reproduites en plein public. Mais supposons que ce même jeune homme retourne souvent au

spectacle : qu'arrive-t-il ? Il s'y familiarise : ce qui d'abord excitait l'horreur, ne fait plus que le sujet de plaisanteries. Encore un peu, et l'on trouvera innocent ce qui faisait auparavant notre réprobation. Est-cé à dire que le spectacle soit devenu meilleur ? Non, mais l'âme est devenue plus corrompue. On a perdu la saine notion des règles de morale, ou du moins l'on fait semblant de ne plus s'en souvenir. Cette gradation dans le vice, cette familiarisation avec le mal est parfois fort avancée dans ceux qui trouvent le théâtre absolument irréprochable, ou qui proclament n'en rien ressentir. Ce sont de ces gens dont parle Bossuet, qui ont garde de connaître la hauteur de l'eau, bien qu'ils en aient par-dessus la tête. Ils sont d'ordinaire, tellement pétris de corruption, que la vue des plus infâmes tableaux étalés sur la scène les laisse, disent-ils, indifférents. Mais là encore ils trompent ou sont trompés.

Quels sont les passages qui sont applaudis davantage ? Quand une actrice est-elle rappelée plusieurs fois, et forcée de redire plusieurs fois le même passage, la même chanson, de danser la même danse ? N'est-ce pas quand les paroles sont lascives, lorsque la démarche est des plus risquée ? Personne n'osera me contredire. Mais des remarques contre l'immoralité du spectacle, des protestations contre ces choses répréhensibles, n'en attendez pas de la masse des auditeurs : les acteurs et actrices sont à l'unisson de leur auditoire : la grivoiserie des chansons trouve un écho dans la grivoiserie des consciences.

Où êtes-vous donc honnêtes gens ? N'avez-vous pas entendu ces propos licencieux ? Votre âme n'éprouve aucun sentiment de répulsion.

Hélas ! les honnêtes gens font comme la canaille : ils applaudissent. Impossible de les distinguer les uns des autres.

THOMAS LEFEBVRE.

(A suivre)

Quand nous sommes avec les pauvres, employons des paroles compatissantes qui fassent voir que nous entrons dans les sentiments de leurs souffrances : secourons-les autant que nous le pourrons dans leurs misères : la main doit être, autant que faire se peut, conforme au cœur.

S. VINCENT DE PAUL.

L'Arbre de Noël de l'enfant étranger

(CONTE ALLEMAND)

La veille de Noël, le soir, un enfant étranger court d'un pas pressé à travers la ville : il veut voir les lumières que, de tous côtés, on allume.

Il s'arrête devant chaque maison et regarde les guirlandes brillantes qui, du haut des sapins de Noël garnis de bougies, projettent leur éclat à l'extérieur. Comme il est triste, le pauvre petit !

Il verse des larmes et soupire : " tout enfant aujourd'hui a son petit arbre et sa bougie ; tout enfant chez ses parents a sa douce surprise : moi, pauvre et seul, je n'ai rien !

" Pour moi aussi l'on allumait des bougies, quand, à la maison, j'étais assis au milieu de mes frères et sœurs ; mais ici, sur cette terre étrangère, tout le monde m'oublie.

" Nul ne me fera-t-il entrer chez lui ? Oh ! je ne demande pas de présent pour moi ! Qu'à la lueur de l'arbre de Noël dressé pour d'autres, il me soit permis seulement de me ranimer ! "

Il frappe aux portes, petites et grandes, aux fenêtres, aux magasins ; personne ne vient recueillir le petit étranger : il n'y a pas d'oreilles dans ces maisons.

Tous les pères ne sont occupés que de leurs enfants : les mères préparent pour eux les présents ; elles ne pensent qu'à cela, rien qu'à cela : nul ne songe au pauvre petit.

O cher, ô divin Jésus ! pour père et pour mère, je n'ai que vous ! Les hommes m'abandonnent : soyez mon soutien ! "

L'enfant frotte ses mains que le froid a glacées : il grelotte sous ses haillons, et, le regard fixé devant lui, il attend anxieux, dans la rue.

Alors arrive tout doucement un autre enfant, il est vêtu de blanc et porte une lumière qui éclaire la rue obscure ; quelle douceur sur ses traits, lorsqu'il s'adresse au petit : " Je suis le divin Jésus ; moi aussi je fus jadis un enfant comme toi ; tout le monde t'oublie ; moi je ne t'oublie pas.

" Il n'est point de lieu où je ne sois présent ; j'étends ma protection sur ceux qui errent ici dans ces rues, comme sur ceux qui là-bas sont à l'abri dans les chambres.

" Enfant étranger, je te veux dresser ici, à cette place dé-

couverte, ton arbre de Noël, aussi beau et plus encore que ceux que l'on dresse dans les maisons."

De la main l'Enfant Jésus lui montre alors le ciel : là-haut resplendit un arbre dont les branches sont garnies de mille étoiles.

Comme ils brillent, ces feux éloignés qui paraissent tout près ; quelle joie inonde le cœur de l'enfant étranger, quand il considère, lui aussi, son arbre !

Ainsi que dans un songe, des anges descendent en longues files vers l'enfant, et ils l'emmenent vers la place éclairée.

L'enfant étranger est arrivé dans la patrie, il est auprès de son divin Sauveur ; il ne se soucie plus des vains présents que l'on reçoit sur la terre.

RUCKERT.

Les Pestiférés

Toutes les religieuses sont réunies dans la salle du chapitre. La supérieure est grave, on dirait presque triste. Elle a demandé simplement à quatre de ses sœurs le sacrifice de leur vie. La peste vient d'éclater à Vienne. Le fléau jette la terreur dans la ville, il faut au plus vite séparer les malades atteints, les enfermer dans des salles spéciales, véritables tombeaux anticipés. Pour les soigner quatre religieuses ont été choisies, car toutes se disputaient cet honneur. Elle vont partir pour s'enfermer avec leurs chers malades, elles vont les soigner jusqu'à ce qu'atteintes à leur tour elles tombent martyrs de la charité.

La supérieure leur présente à chacune le crucifix à baiser, puis selon l'usage touchant des communautés, on donne le baiser de paix à celles qui vont partir. Il est facile de les reconnaître, ce sont les plus joyeuses. Leur dévouement leur paraît tout naturel. Un dernier regard, un dernier sourire d'adieu et elles se dirigent vers l'hôpital.

Les voilà chacune avec leur malade. Elles n'auront d'autre conversation que les plaintes des agonisants ; elles s'approcheront de celui que tout le monde fuit, elles soigneront avec des soins maternels celui dont la maladie fait frémir.

Le docteur Muller gagna la terrible maladie. La religieuse qui le soignait appliqua sur la vitre de la fenêtre un petit billet indiquant le désir du malade qui voulait se confesser. Les règlements interdissent au prêtre l'entrée dans la chambre du malade. Il s'approcha de la fenêtre soigneusement fermée, exhorta le Docteur à la contrition ; cette exhortation fut transmise par la religieuse. Après avoir donné l'absolution, le prêtre alla chercher le saint Viatique. Il déposa la sainte

Hostie sur un corporal placé sur le rebord du guichet qui communique avec la chambre du pestiféré, puis s'éloigna à la distance exigée par les médecins. Quelle joie pour la courageuse infirmière d'être admise à porter le Divin Consolateur au moribond, car c'est à elle que revient cet honneur. Elle prend avec respect le corporal : la sainte hostie l'épasse un peu le linge sacré, de façon à ce que le malade puisse l'atteindre facilement sans que la sœur soit obligé d'y toucher avec ses doigts.

Les servantes du *Très Saint Cœur de Jésus* ont eu l'honneur de fournir ces infirmières volontaires. L'empereur d'Autriche a voulu donner la décoration de l'Ordre fondé en mémoire de l'impératrice Elizabeth à ces héroïnes de la charité. La municipalité de Vienne, qui avait chassé les religieuses des hôpitaux, vient de s'honorer en remerciant publiquement la Communauté des Servantes du Très Saint Cœur de Jésus.

Saint Antoine et Saint Vincent de Paul

En date du 5 mars 1898, le Souverain Pontife accorde une indulgence plénière à tous les fidèles qui auront honoré saint Antoine de Padoue par la pratique des 13 mardis ou des 13 dimanches. Dans ce bref, Léon XIII unit dans une même action charitable saint Antoine et saint Vincent de Paul. Voici ses paroles : " Dans ces temps calamiteux saint Antoine de Padoue s'est associé pour ainsi dire avec saint Vincent de Paul, et tous deux en bonne harmonie travaillent à soulager ou tout au moins à diminuer les souffrances et les misères des pauvres, de sorte que l'un par ses bienfaits prépare le pain, et l'autre le distribue. En effet dans beaucoup d'églises, pour attirer les secours qui serviront à nourrir les pauvres, on a placé la douce image de saint Antoine portant dans ses bras l'Enfant-Dieu, lui demandant pour ainsi dire des grâces : cette image invite les fidèles et les pousse à demander des bienfaits, afin qu'après les avoir reçus ils donnent le secours auquel ils se sont engagés, secours qui sert à acheter du pain pour les pauvres. C'est ainsi que les Conférences de saint Vincent de Paul, dont le but est de donner aux familles pauvres la nourriture nécessaire à la vie, se promettent assistance et secours généreux de saint Antoine."

Ces deux bons saints sont unis dans la chapelle du Patronage. Saint Vincent de Paul dépense, saint Antoine est le trésorier : je ne voudrais pas l'humilier, mais sa caisse ne répond pas toujours aux exigences de son saint associé. Il est vrai qu'il a une excuse : il a bien des créances, si tous ses débiteurs pensaient à acquitter leurs dettes, les enfants pauvres que secourt le Patronage recevraient un peu plus.